

La machine infernale

L'exercice de l'État de Pierre Schoeller, France 2011, 115 minutes

The Ides of March de George Clooney, États-Unis, 2011, 101 minutes

Marcel Jean

Le cinéma chinois d'aujourd'hui

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2011). Compte rendu de [La machine infernale / *L'exercice de l'État* de Pierre Schoeller, France 2011, 115 minutes / *The Ides of March* de George Clooney, États-Unis, 2011, 101 minutes]. *24 images*, (155), 52–53.

La machine infernale

par Marcel Jean



L'exercice de l'État de Pierre Schœller

Au cœur du troisième long métrage de Pierre Schœller, *L'exercice de l'État*, il y a cette idée selon laquelle la politique est une machine infernale, un puissant engrenage qui broie les hommes et leurs idéaux, comme cet alligator à la gueule ouverte qui avale une jeune femme nue (le pouvoir est érotiquement chargé, ne l'oublions pas) dans le rêve de Bertrand Saint-Jean, le ministre des transports incarné par Olivier Gourmet. L'idée aussi que le pouvoir s'exerce à travers sa mise en scène : un décor savamment déployé, des tapis, des meubles anciens, une disposition symétrique évoquant l'équilibre, un luxe immédiatement perceptible sans être ostentatoire... «Et nous serons des tigres affamés dans la nuit noire», dit le ministre, sur un ton presque shakespearien, comme pour se convaincre de remonter sur la scène publique, de replonger dans l'œil du cyclone, d'affronter encore une fois la terrible mécanique de l'État.

Des idées de ce ministre, on saura fort peu, sinon qu'il se refuse à mener à bien un projet de privatisation des gares. Peu importe, car il est ici question de pouvoir, c'est-à-dire surtout de communication, la perception dépassant largement la réalité en ce domaine. La primauté de la communication en politique n'a rien de nouveau, dira-t-on, Wajda l'ayant d'ailleurs déjà démontré avec beaucoup de savoir-faire dans *Danton* : le révolutionnaire français y perdait son journal et sa sphère d'influence diminuait; lorsqu'il était finalement affligé d'une extinction de voix, il ne pouvait plus éviter la guillotine... Bertrand Saint-Jean a le bonheur d'évoluer à une époque où l'on ne tranche plus la tête des politiciens, mais sa survie en tant que bête politique dépend strictement de sa capacité à communiquer, d'où l'empressement avec lequel il fonce sur les lieux d'un accident d'autocar : «Avec un accident comme celui de cette nuit on ouvre une séquence émotion et dans une séquence émotion on est intouchable, comme la Sainte

Vierge», vient d'ailleurs préciser l'attachée de presse du ministre.

Sur un thème semblable, George Clooney a réalisé *The Ides of March*, au titre faisant référence à l'assassinat de Jules César, dans lequel le jeune conseiller en communication d'un candidat démocrate (Ryan Gosling) revêt les habits de Brutus pour porter le dernier coup de poignard. À la différence de Schœller toutefois, Clooney se laisse distraire de la tragédie du pouvoir par un drame individuel : une histoire de stagiaire engrossée par le candidat, faute morale qui vient dédouaner le conseiller lorsque arrive le temps de sauver sa peau en faisant chanter le candidat. C'est en cela que le film de Clooney, pourtant mené avec vigueur, achoppe : si l'idéalisme de départ du jeune conseiller est vite remplacé par le cynisme, c'est que celui-ci s'est trompé sur ceux qui l'entourent. De plus, le candidat n'est pas l'homme intègre que le conseiller avait cru reconnaître (du moins selon une vision puritaine des choses), et la jeune

stagiaire catholique n'est pas non plus celle qu'il croyait (ce personnage, d'ailleurs, est d'une impardonnable inconstance, passant par utilité narrative de l'allumeuse à la jeune fille rangée). *The Ides of March* ne propose donc pas une réflexion sur la politique en tant que système, mais plutôt un regard sur l'évolution psychologique d'un jeune homme aux idéaux élevés, qui doit affronter l'hypocrisie et la veulerie d'arrivistes de son entourage. Au final, ce conseiller n'est pas si différent de la faune qu'il croise : seulement un peu plus jeune et aussi embarrassé par sa naïveté qu'un collégien l'est par sa virginité. Clooney, malgré ses bonnes intentions (et peut-être aussi un peu grâce à elles) expose les limites du scénario hollywoodien, impropre à mettre en cause les structures sociales autant qu'à en montrer le fonctionnement.

Une question, toutefois, ressort du film de Clooney. La première scène du film jette d'ailleurs les bases de cette interrogation : on y voit le conseiller, au micro, devant une salle où s'activent quelques techniciens en prévision du débat qui y aura lieu plus tard, prononçant les premiers mots du discours qui sera celui du candidat. On se demande alors qui parle ? Est-ce celui qui se tient, là, en pleine lumière, ou est-ce plutôt le savant architecte du pouvoir qui, tapi dans l'ombre, reste bien à l'abri des regards ? Dans *The Ides of March* le conseiller finit non seulement par écrire les discours du candidat, mais aussi par lui imposer son comportement (sous la menace). Dans *L'exercice de l'État*, Pierre Schœller présente les choses différemment : Saint-Jean, le ministre, est secondé par un mandarin dévoué, Gilles (Michel Blanc, formidable de stoïcisme), prêt à se sacrifier au nom de ses principes. Ses convictions lui interdisent de mener à terme la privatisation des gares, alors il démissionne, mais il convainc dans la foulée son ministre de rester en poste, car c'est la seule chose à faire. « La politique est une meurtrissure permanente », lui rétorque justement le ministre lorsqu'il tente de le retenir. Dans la machine infernale du pouvoir, Gilles est un engrenage discret mais efficace, une pièce solide mais anonyme destinée à faire tourner la mécanique jusqu'à ce que le moment de la remplacer arrive. Lucide, Gilles reçoit donc sans épanchement la nouvelle de son départ, comme l'inéluctable accomplissement de son destin, sa dignité d'homme qui s'en va étant la preuve ultime de sa réussite. Schœller, toujours très précis dans son filmage, saisit la marche du



The Ides of March de George Clooney

fonctionnaire d'un superbe plan fixe, le montrant qui s'éloigne en franchissant, une à une, d'un pas d'homme affairé, les portes derrière lesquelles se trouve le bureau présidentiel. À l'avant-plan, le ministre, brièvement de profil puis de dos, regarde partir son allié sacrifié, avant de s'éloigner à son tour, d'un pas moins assuré cependant.

L'exercice de l'État est une tâche difficile, cruelle même, la pression du pouvoir isolant les hommes politiques (malgré toute sa bonne volonté, Saint-Jean est coupé du peuple qui lui fait face) et imposant à ceux-ci un rythme insoutenable. Schœller excelle d'ailleurs à mettre en scène cette pression, cette vitesse qui trouvent leur exutoire dans la longue scène centrale, lorsque Saint-Jean se saoule dans la caravane de Kuyper, chômeur devenu, l'espace d'un mois, chauffeur de ministre au moyen d'un programme de stage. Là, Saint-Jean n'arrive pas à dialoguer avec la femme de Kuyper, qui refuse de l'entendre, qui refuse surtout de se laisser bercer par ses paroles rassurantes. « Le peuple est méfiant, dira à la fin le Président de la République, mais le peuple a toujours droit à la méfiance parce qu'il n'a pas le pouvoir. »

Tout est là ! Dans l'hiatus entre le peuple et ceux qui exercent le pouvoir. Le film lui-même s'insère dans cette faille et y trouve son intérêt premier, immédiat : ce pouvoir que le spectateur n'a pas, il peut enfin le voir, observer ses convulsions frénétiques, sentir l'ivresse qu'il procure. D'où ce titre, *L'exercice de l'État*, titre technique qui renvoie à une dimension documentaire, qui évoque le fonctionnement de l'institution et sa démonstration. Ce titre,

c'est presque du Frederick Wiseman ! Bien sûr, le film nous emmène ailleurs : sur le terrain de la tragédie (le véhicule de la terreur et de la pitié, disait Aristote), alors que la fatalité est partout et que Saint-Jean, le ministre, à la fois homme puissant et pantin dérisoire, est dominé par des forces qui le dépassent.

On peut parler de virtuosité pour décrire la façon avec laquelle Schœller organise un matériau de base qui pourrait être rébarbatif, obscur et hétéroclite, passant d'une discussion stratégique à une scène onirique, d'un appel téléphonique à un spectaculaire accident de la route, d'une beuverie à un conseil de crise. *L'exercice de l'État* est la démonstration d'une maîtrise exceptionnelle, que n'annonçait pas *Versailles*, réalisation précédente du cinéaste, malgré ses indéniables qualités. À l'inévitable jeu des comparaisons, Schœller l'emporte largement sur Clooney (et surtout sur la caricaturale *Conquête* de Xavier Durringer). Jusqu'où faut-il retourner en arrière pour trouver un regard aussi pénétrant que celui-ci sur le pouvoir politique ? Peut-être jusqu'au Rossellini de *La prise du pouvoir par Louis XIV*. De le placer, comme ça, à côté de Rossellini, c'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un cinéaste. ■

L'exercice de l'État

France, 2011. Ré. et scé. : Pierre Schœller. Ph. : Julien Hirsch. Mont. : Laurence Briaud. Mus. : Philippe Schœller. Int. : Olivier Gourmet, Michel Blanc, Zabou Breitman, Laurent Stocker, Didier Bezace, Sylvain Deblé. 115 minutes. Dist. : FunFilm.

The Ides of March

États-Unis, 2011. Ré. : George Clooney. Scé. : George Clooney, Grant Heslov, Beau Willimon, d'après Willimon. Ph. : Phedon Papamichael. Mont. : Stephen Mirrione. Mus. : Alexandre Desplat. Int. : Ryan Gosling, Paul Giamatti, Philip Seymour Hoffman, George Clooney, Evan Rachel Wood, Marisa Tomei. 101 minutes. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.